PREMIÈRE ANNÉE, N° 31 — DIX CENTIMES — DU 30 NOVEMBRE AU 6 DÉCEMBRE 1895

LES TEMPS NOUVEAUX

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe.

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

PATRIOTISME ET COSMOPOLITISME

I

Je suis citoyen du monde, disait Socrate. Plus tard Cicéron proclame : La patrie est partout où l'on se trouve bien.

Omne solum forti patria est. Ces mots sont de Ludlow, ils signifient : La patrie du fort est partout.

En Allemagne, Lessing déclare n'avoir aucune notion de l'amour de la patrie. Herder et Schiller, eux aussi, se qualifient : citoyens du monde. De bonne heure, raconte Schiller, j'ai perdu ma patrie pour l'échanger contre le genre humain que je connaissais à peine en imagination.

Herder estime le patriotisme indigne de l'homme.

Fichte revendique les droits du cosmopolitisme contre les prétentions du sentiment national.

Gœthe et Wieland firent servir leur gloire à orner le triomphe de Bonaparte ; leur conduite à Erfurt humilia profondément les patriotes allemands.

Henri Heine a houspillé sa patrie germanique de la façon la plus impitoyable.

Et maintenant passons les Vosges.

Voltaire n'a jamais dissimulé son indifférence à l'endroit de la « patrie ». C'est peut-être, remarque un publiciste, l'unique sujet sur lequel il n'ait pas consacré sa vie à mentir et à se démentir. C'est toujours la France amoindrie qu'il semble rêver : agrandissement de la Prusse, débordement de la Russie, suppression de la Pologne, les Russes à Constantinople. Voilà sa politique extérieure, cent fois exposée.

Selon Saint-Just, la patrie n'est point le sol, elle est la communauté des affections.

Pour Saint-Simon : L'amour de la patrie n'est que l'égoïsme des nations ; même perfectionné, dit-il, il ne nous apparaît que comme *provisoire*, car c'est dans sa base même que se trouve le vice dont il est atteint.

Le patriotisme, confesse Ballanche, a quelque chose d'injuste et de factice, outre qu'il est intolérant, terrible et trop souvent cruel.

Joseph de Maistre a très bien vu que « le patriotisme est une comédie en démocratie ».

Le prolétaire, — s'écriait le savant et napoléonien ministre Chaptal, — le prolétaire n'a pas de patrie. Il ne reste fixé sur un point que par habitude. Ses moyens d'existence sont partout où il peut occuper ses bras. Les lois ne sont pour lui qu'un mode d'oppression ; le désordre, l'insurrection lui présentent des chances pour améliorer son sort, et il est toujours à la disposition de celui qui le paie le mieux.

En disant : La nation entière, moins le citoyen qu'elle opprime, est usurpatrice et factieuse, en gênant cet unique citoyen dans sa conscience, — le très protestant Benjamin Constant aspire à l'abolition de la patrie.

« Les diverses patries ont été fondées sur des hypothèses : légitimité dynastique ou autre, honneur national, gloire nationale, nationalité de personne, de territoire, ou simplement d'un mot. Ce ne sont que des patries figurées, des illusions de patrie, des chimères. Il y a un pays natal, il n'y a pas de *patrie naturelle*. » Ainsi parle le philosophe de Potter dans son *Dictionnaire rationnel* (1848). Et il conclut :

« La conséquence de la division de l'humanité en patries, qui est elle-même la conséquence de l'ignorance sociale de la vérité, est la guerre... Le fanatisme pour la patrie implique la haine qui est nécessairement inspirée par chaque société contre toutes les autres. La véritable expression du patriotisme est la *Marseillaise*, ce chant de cannibales qui signala la fin du XVIII^e^ siècle et le commencement du XIX^e^. Quelle différence y a-t-il entre les patriotes qui abreuvent leurs sillons du *sang impur* de ceux qui sont nés au delà de leurs frontières et les sauvages... Pour qu'il n'y ait plus de pauvres chez les nations, il faut qu'il n'y ait plus de nations dans l'humanité... »

Au prolétaire antipatriotique portraituré par Chaptal, on peut ajouter le capitaliste peint par de Potter : « Faites à n importe quel capitaliste des conditions suffisamment meilleures dans un autre pays que celui où il est né, et il s'empressera d'y transporter son portefeuille. Et dès lors il épousera (s'il ne les fait naître) les querelles du peuple chez lequel il a trouvé son bien-être. »

Lamartine renchérit sur les professions de foi de ces hommes illustres. Jugez plutôt :

De frontières au ciel, voyons-nous quelques traces ?
La voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu ?
Nations..... mot pompeux, pour dire barbarie.
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent nos pas ?
Déchirez ces drapeaux ! une autre voix nous crie :
« L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie ;
La fraternité n'en a pas. »

Moins énergiques sont les vers de Victor Hugo :

Le monde, en s'éclairant, s'élève à l'unité ;
Chacun est du climat de son intelligence.
Je suis concitoyen de toute âme qui pense :
La vérité..... c'est mon pays.

Plus concis est Ernest Cœurderoy : Là où est l'écu, là est la patrie.

Flaubert, lui, ne ménage pas ses expressions : Tous les drapeaux ont été tellement souillés de sang et d'ordure, qu'il est temps de ne plus en avoir du tout.

L'opinion du célèbre auteur de *Dieu et l'Etat* ne saurait manquer d'être intéressante ; la voici :

Cette négation flagrante de l'humanité qui constitue l'essence même de l'Etat est, au point de vue de l'Etat, le suprême devoir et la plus grande vertu, elle s'appelle *patriotisme* et constitue toute la morale *transcendante* de l'Etat. Nous l'appelons transcendante parce qu'elle dépasse ordinairement le niveau de la morale et de la justice humaines, connues ou privées, et par là même se met le plus souvent en contradiction avec elles.

Ainsi, « offenser, opprimer, spolier, assassiner ou asservir son prochain, selon la morale ordinaire des hommes, est regardé comme un crime. Dans la vie publique, au contraire, au point de vue du patriotisme, lorsque cela se fait pour la plus grande gloire de l'Etat, pour conserver ou bien pour élargir sa puissance, tout cela devient devoir et vertu. Et cette vertu, ce devoir sont obligatoires pour chaque citoyen patriote ; chacun est censé devoir les exercer non seulement contre les étrangers, mais contre ses concitoyens eux-mêmes, membres ou sujets comme lui de l'Etat, toutes les fois que le réclame le salut de l'Etat. Ceci nous explique pourquoi dès le commencement de l'histoire, c'est-à-dire dès la naissance des Etats, le monde de la politique a toujours été et continue d'être encore le théâtre de la haute coquinerie et du sublime brigandage — brigandage et coquinerie d'ailleurs hautement honorés, puisqu'ils sont commandés par le patriotisme, par la morale transcendante et par l'intérêt de l'Etat. »

Tolstoï ne comprend pas le patriotisme chez Français, les Allemands, les Belges et autres peuples qui ont une même civilisation.

Mably et Chevreul s'étaient exprimés dans le même sens. Fourier et Henri Beyle ne sont pas des patriotes. T. Funck-Brentano ne l'est guère.

Le philosophisme fait des cosmopolites, constate Boiste. *Ubi bene, ibi patria !...*

La nationalité est une fiction non seulement absurde, mais dangereuse. L'idée patriotique ainsi que l'idée religieuse sont des superstitions inventées pour conduire et mater le peuple, a écrit Klemich.

Le patriotisme, dernier refuge des coquins ! Cette apostrophe de Spiess rappelle celle du célèbre Johnson : Le patriotisme est le dernier refuge d'un scélérat !

« La patrie est un être fictif, une idée antinaturelle et forcée, dès qu'elle s'étend plus loin que le rayon des choses que vous aimez intimement, une conception antihumaine dépendante des conventions et des hasards de la guerre, une erreur dont on imprègne tout individu depuis la naissance jusqu'à la mort. »

Ces paroles de Jules Simon, citées par un homme marquant du radicalisme genevois, sont accompagnées des réflexions suivantes : « Ce qui est grotesque, c'est le patriotisme chez les fils d émigrés ! Ne trouvez-vous point d'un très haut comique l'étalage de patriotisme, n'importe lequel, chez un fils d'étranger ? Ce qu'un produit de Belges, de Français ou de Suisses, transplanté même, devient Allemand et *vice versa* en sa patrie de hasard, est inimaginable. De célèbres capitans prussiens portent les noms français de Verdy du Vernois et de Bronsart ; il n'y a pas d'outrecuidance à assurer que les Alsaciens, dans un demi-siècle, seront d'excellents sujets allemands.

« Que m'importe à moi l'endroit où je suis né, si je m'y suis trouvé à l'étroit ; si j'y ai durement souffert ; si je n'y ai rencontré que despotisme et néant ? Toute terre de liberté est ma patrie et, Allemand en 1793, j'aurais certainement déserté la terre natale pour la combattre dans les rangs de ceux qui défendaient les droits de l'homme contre la meute des coalisés.

« Nous sommes, en définitive, les bernés d'un petit groupe de vésaniques déroulédiens et d'ambitieux inutiles traîneurs de sabre.

« Le socialisme avancé reniant toute patrie et toute religion, je me range sous sa bannière. »

Ecoutons maintenant Henry Bauer, de l'*Echo de Paris* :

« Il y a longtemps qu'il n'existe plus de divisions de frontières entre les hommes et l'on ne saurait concevoir qu'il puisse durer haine ou antagonisme de peuple, du Turc à l'Anglais, de l'Allemand au Français, de l'Américain à l'Espagnol.

« Le sentiment patriotique fut un progrès sur l'état monarchique, puisqu'il substitua au caprice, à l'intérêt du prince héréditaire, le culte et la défense du bien public, le symbole de la fortune et de la propriété nationale. Mais cet altruisme, réduit dans l'enceinte des frontières par des désignations particulières de province et de pays, se développe, s'élargit au profit de tous les hommes dans la patrie humaine. Et la patrie humaine, c'est partout où je m'accorde avec un être de mon humeur, de mêmes sentiments, de même disposition que moi. Que m'importe qu'il soit Anglais, Allemand, Turc,

Source gallica.bnf.fr / CODHOS

Polonais ou Cosaque ! Il n'y a que les sots de positivement haïssables; encore ai-je la chance de ne point les entendre lorsqu'ils s'étalent dans un idiome étranger. »

« La civilisation — est-il besoin d'un mot ? — ainsi s'exprime Bruno Wille dans le *Mercure de France*, est internationale. La pensée scientifique ne connaît ni logique nationale, ni suprématie spécialement française ou allemande.

« L'humanité supérieure qui s'élève triomphalement sur les différences nationales, unit toujours plus étroitement, sur le domaine artistique, économique et social, les deux grands peuples voisins en une communauté organique, qui se rit des entraves que les langues et l'autorité peuvent maintenir encore pendant un temps. »

« Le développement d'une idée sociale commune mène naturellement à un internationalisme où les civilisations nationales disparaîtront. »

« Il est utile, assure Engerrand, que nous nous débarrassions de deux acquisitions dangereuses : je veux parler, dit-il, des idées de religion et de patrie. Rien n'est plus capable d'arrêter l'essor intellectuel que ces deux mythes. »

Jacques Mesnil a raison : la science est par essence internationale et les universités tendent de plus en plus à se libérer de tout programme fixe.

Augustin Thierry avait remarqué que des hommes réunis par le seul instinct de sociabilité, groupés sans avoir conscience de ce qui les rapproche, ne forment point une société; mais relevons quelques-unes de ses pensées :

« Les nations sont des partis. Tel homme, vivant où il est né, a ses concitoyens loin de lui, et les étrangers à sa porte.

« Est-ce que le gouvernement serait la nation ? est-ce que la nation serait l'étranger?

« Le jour que tout le genre humain sera convaincu que le seul but de l'union sociale, que le seul objet des hommes rassemblés est le plus grand bonheur de chacun, ce jour-là il n'y aura qu'une nation, et cette nation ce sera tout le genre humain. En effet, selon la belle expression de Guizot : Les croyances qui unissent les peuples, effacent bientôt les limites qui les séparent. »

Ludovic Marchand, dans la *Revue Blanche*, résume ainsi l'idée du grand historien disciple de Saint-Simon :

« L'idée de patrie ne saurait se fonder sur la tradition, puisque la tradition est une idée générale dont le contenu a disparu avec l'objet primitivement poursuivi. Le but actuel lui-même n'existe pas en dehors des volontés individuelles qui le conçoivent; la nation ne peut, sans se supprimer elle-même, offrir en holocauste les individus qui la composent.

« Les hommes de gouvernement s'efforcent de confondre la superstition : patrie, avec la superstition : autorité. Il n'y a pas un siècle que l'un d'eux, portant la santé des divers gouvernements qui oppriment le monde, ajoutait : les gouvernements, c'est-à-dire la patrie.

« Tous les grands assassins se réclament de la patrie, très fière de ces fils qui l'assassinent en grand.

« Les intérêts opposés annulent l'idée d'enfants d'une même mère — mère sans entrailles qui, pareille à Saturne, les mange pour pouvoir vivre, c'est-à-dire faire vivre ceux qui exploitent cette malfaisante idée... La patrie ! les hasards de la guerre ou de la diplomatie l'ont créée, les gouvernants l'ont rétrécie, les préjugés l'ont déformée.

« L'on ne peut considérer comme sien un pays dont on a divisé les habitants en deux parts : ceux qui ont beaucoup et ceux qui n'ont rien, ceux qui courbent la tête et ceux qui la font courber. »

Un dimanche de janvier, un gendarme emmenait deux enfants, de dix et de onze ans, de Lausanne à Saint-Livres (Vaud). Arrivés au village, le gardien de la loi et les petits entrèrent dans l'auberge communale pour y attendre la venue du crieur public.

La foule qui s'était attachée aux pas des arrivants se demandait : Quel crime ont commis ces enfants?

Le crieur parut; après un roulement de tambour, il annonce la *mise* des enfants pour le lendemain. En effet, le lundi, les enfants étaient alloués aux preneurs qui avaient *misé* au plus bas prix.

Quelques années plus tard, encore au son du tambour, ces enfants, devenus hommes, seront obligés de donner leur temps et même leur vie pour leur chère patrie.

Que pensent de ce suggestif récit les docteurs ès patriotisme ?

(*A suivre.*) PHL. JAMIN.

MATÉRIALISME ET RELIGION

« Je ne puis me dispenser de protester d'avance contre l'ambiguïté de cette épithète de « *matérialiste* » et contre la perfidie avec laquelle on en use dans certain côté pour frapper d'interdit notre doctrine.

« Par l'expression *matérialisme* on mêle et confond généralement ensemble deux choses qui n'ont en réalité rien de commun, c'est-à-dire le matérialisme des sciences naturelles et le matérialisme moral. Quelle est au fond la prétention du matérialisme des sciences naturelles? C'est simplement que tout marche dans le monde par des raisons naturelles, que tout effet ait sa cause et toute cause son effet.

« Le matérialisme des mœurs, ou éthique, est tout autre chose que ce matérialisme scientifique avec lequel il n'a absolument rien de commun. Celui-là, le matérialisme éthique, le « vrai matérialisme », a pour but unique le plaisir sensuel raffiné. Enivré par une déplorable erreur qui lui montre, dans la jouissance matérielle, le seul moyen pour l'homme d'arriver à une vraie satisfaction, et ne trouvant pourtant cette satisfaction dans aucune forme de volupté sensuelle, il court de l'une à l'autre, en se consumant dans cette poursuite. Que la valeur vraie de la vie ne consiste pas dans le plaisir matériel, mais dans le fait moral; que la vraie félicité ne réside pas dans les biens extérieurs, mais uniquement dans une conduite vertueuse, c'est là une vérité inconnue au matérialisme éthique. C'est donc bien vainement que l'on essayera de trouver ce matérialisme chez des naturalistes, des philosophes, dont la jouissance suprême est la contemplation intellectuelle de la nature, dont le but suprême est la connaissance des lois naturelles. Veut-on le rencontrer? Qu'on le cherche dans les palais des princes de l'Eglise, et chez ces hypocrites qui s'abritent derrière le masque d'une austère piété, visant seulement à exercer une tyrannie hiérarchique et à exploiter leurs contemporains. Trop blasés pour comprendre l'infinie noblesse de ce qu'on appelle « la vile matière », et aussi la splendeur du monde des phénomènes qu'elle engendre, insensibles au charme inépuisable de la nature, ignorant ses lois, ils fulminent contre la science naturelle tout entière, contre les progrès intellectuels qu'elle enfante, taxant le tout de matérialisme coupable, et ce sont eux-mêmes qui se plongent dans la forme la plus repoussante du matérialisme. Ce n'est pas seulement la papauté infaillible avec son enchaînement sans fin de crimes horribles, mais aussi l'histoire morale si honteuse des orthodoxes dans toutes les formes de religion, qui peuvent prouver ce que nous avançons. » (Hæckel, *La Création naturelle.*)

***

On ne saurait mieux répondre aux attaques des adeptes de l'obscurantisme religieux, que la vérité scientifique trouble dans l'exercice de leur industrie. Il est certain que les grandes vérités naturelles ne prêtent guère à l'exploitation de la crédulité publique, tandis qu'il est facile de se donner aux yeux de la foule ignorante et prédisposée au merveilleux, comme le mandataire d'une force supérieure. Le pouvoir du prêtre cesse où commence celui de la science, et c'est pour cela qu'on a vu de tout temps le prêtre être l'adversaire acharné de l'instruction des masses. Il est moins opposé à l'émancipation scientifique des hautes classes, car il tient celles-ci par l'intérêt qu'elles ont à le protéger, la religion ayant été, à toutes les époques et chez toutes les nations, le moyen de domination le plus efficace.

De ce que dit Hæckel, il ressort qu'au point de vue impartial et scientifique des faits, le philosophe et l'historien reconnaîtront qu'il n'est rien qui pousse plus au matérialisme moral, c'est-à-dire à l'abus du plaisir des sens, qu'une vie oisive, exempte de toutes les charges individuelles et sociales qui pèsent si durement sur le commun des hommes.

A toutes les époques et chez tous les peuples, c'est sous le manteau religieux que l'égoïsme humain, et tous les vices qu'il entraîne, se sont développés avec le plus d'énergie.

Partout le clergé a su se soustraire aux devoirs naturels de la famille.

Partout il a su se soustraire à la loi du travail, et prélever la dîme sur la production générale.

Partout il s'est fait habilement exempter des devoirs sociaux, qui pourraient l'obliger à sacrifier sa vie ou sa fortune dans l'intérêt de tous.

Partout, enfin, il a su se faire du temple l'asile sacré de son égoïsme, de sa paresse et de ses vices.

Il n'y a pas d'histoire plus honteuse, au point de vue moral, que celle des différentes sectes sacerdotales qui, à toutes les époques, se sont arrogé le droit de parler au nom de Dieu. C'est parmi elles qu'on trouverait les vrais matérialistes, et non dans les rangs de ces savants, philosophes, naturalistes, zoologistes, chimistes et physiologistes dont parle Hæckel, qui passent leur vie dans l'étude et la contemplation des admirables lois de la nature.

Rien n'élève plus l'intelligence, n'agrandit plus l'horizon moral, rien ne développe mieux tous les sentiments que le commerce des choses de la nature, et c'est par la science que l'homme arrive à cette conception, source de toutes les vertus individuelles et sociales : le respect de lui-même et des autres.

L. J.

MOUVEMENT SOCIAL

France.

On avait annoncé à tort que Trarieux, assez embarrassé de sa loi sur les coalitions des ouvriers de l'Etat et des chemins de fer, s'était enfin résigné à la retirer. Il n'en est rien, paraît-il, et cette bonne petite loi *patriotique* est toujours à l'étude. Le ministre Bourgeois aurait même déclaré ces jours-ci qu'il ne s'y opposait pas, mais qu'il n'en voyait pas l'utilité, car, à son avis, le gouvernement est suffisamment armé pour parer à une pareille éventualité.

Parbleu! n'a-t-il pas ces excellents Lebel qui n'attendent qu'une occasion d'expérimenter leur force de pénétration dans les chairs prolétariennes? M'est avis cependant que la bourgeoisie aurait tort de trop se fier à la puissance persuasive d'un pareil argument. Elle pourrait bien, au moment suprême, éprouver de désolantes déceptions.

***

Les 104 et consorts sont dans les transes. Les bruits les plus contradictoires circulent sur les intentions d'Arton. Parlera-t-il ? Parlera-t-il pas ? Si vous croyez que c'est une vie d'être constamment suspendu dans une pareille alternative ! Et cette situation n'est pas près de finir. Car le ministère saura la prolonger à son gré aussi longtemps qu'il lui faudra l'appoint d'un tel nombre de voix pour se maintenir une majorité favorable. Le spectre d'Arton remplace avantageusement celui quelque peu démodé de l'Anarchie.

C'est la politique du chantage qui continue.

***

La famille est une de ces institutions que la société actuelle a la prétention de sauvegarder et qu'elle nous accuse, entre autres calomnies, de vouloir détruire.

Etrange prétention, si l'on en juge par les quelques chiffres suivants que publie un rapport récent du directeur de l'Assistance publique.

Il résulte de ce document que le nombre des enfants abandonnés en 1894 s'est élevé à 4.878, en augmentation de 179 sur l'année précédente. Cette progression est d'ailleurs constante; elle s'est élevée pour la période décennale 1885-94 de 3.137 à 4.878.

D'un autre côté, d'après les tableaux de la préfecture de police, il y aurait eu en 1894 : 55 infanticides, 33 avortements de nouveaux-nés et 103 de fœtus.

Ces abandons et ces crimes, tous dus à l'état social présent, seraient inconnus dans une société libertaire, où chacun serait assuré de pourvoir à tous ses besoins et où l'amour et ses conséquences ne seraient pas considérés comme une honte ne méritant que réprobation.

***

A citer un exemple de solidarité... patronale : une grève de quelques ouvriers constructeurs s'étant produite à Belfast, tous les patrons de la Clyde ont suspendu le travail dans leurs établissements. Ils n'avaient aucun sujet de désaccord avec leurs ouvriers, mais ils ont arrêté la production pour soutenir les patrons de Belfast.

Que les ouvriers méditent cet exemple et sachent à l'occasion en profiter pour faire aboutir leurs revendications.

*
* *

Le service de la poste est bien fait, « chacun sait ça ». Cependant il ne se passe pas de semaine que nous ne recevions des réclamations de quelqu'un de nos abonnés ou de nos dépositaires auquel l'envoi qui lui était destiné n'est pas parvenu.

Ces choses-là peuvent se présenter, dira-t-on, et dans toute administration, la meilleure soit-elle, des erreurs peuvent se produire.

Mais ce qui nous semble dépasser les bornes les plus administrativement permises est ce qui vient d'arriver à un de nos dépositaires de Suisse, lequel, sous la bande qui enveloppait son envoi, a trouvé, au lieu des exemplaires qu'il attendait, des prospectus d'un hôtel de Nice et... un patron de jupe!

Ce patron, comme beaucoup d'autres, nous semble superflu.

André Girard.

*
* *

Le suffrage universel vient de se distinguer une fois de plus. On se rappelle le scandale causé, il y a quelques mois, par la révocation du sieur Merry, maire de Gien.

L'ami de Portalis avait, par-dessus tout, le souci de la santé de ses administrés; aussi s'adjugeait-il la fourniture des médicaments et denrées pharmaceutiques.

Il faut cependant croire que les bornes avaient été dépassées, car le gouvernement se vit dans la nécessité de le révoquer et de le poursuivre pour malversations, abus de pouvoir, etc., d'où condamnation du susdit maire.

Ces bons électeurs, sanctionnant le fameux « Mais s'il me plaît à moi d'être battue », viennent, comme un seul homme, de le réélire conseiller municipal, avec quelques-uns de ses coreligionnaires, qui vont, eux, le choisir à nouveau pour... administrer les finances de cette bonne ville de Gien.

Nous adressons ici tous nos compliments aux électeurs giennois, qui nous donnent l'occasion de constater une fois de plus la valeur sociale et morale de cette institution chère à J. Guesde et consorts.

P. Delesalle.

La dette communale en France.

L'on a souvent dit que la dette publique en France était d'environ 36 milliards, mais l'on a omis de dire qu'à côté de cette dette d'Etat il y avait aussi une dette communale.

Le chiffre total de celle-ci, qui était de 2.745 millions en 1877, atteint en 1886 3.020 millions, et au 31 mars 1893, 3.297 millions. Avec les emprunts en cours, la dette atteindra quatre milliards à la fin de l'année 1895.

La ville de Paris, à elle seule, compte pour 1.875 millions (1894) et a augmenté sa dette de 72 millions en 3 années. Dans certaines communes, l'augmentation a été de 50 0/0 dans le même laps de temps. L'Algérie, en plus de ce qu'elle coûte à la métropole, est endettée d'environ 47 millions.

Cet état financier des communes en France, que vient de publier le ministre de l'intérieur, nous fait espérer que, du train où vont les choses, la faillite n'est pas loin, et c'est ce qu'a de mieux à espérer le prolétariat.

P. Delesalle.

*
* *

Nombre de camarades nous écrivent tous les jours qu'ils seraient désireux de lire tous les livres intéressants qui paraissent, mais que leur situation pécuniaire ne leur permet pas ce luxe. D'autre part, s'adresser aux bibliothèques constituées n'avance à rien, vu que, pour la plupart, elles ne contiennent que les vieux fonds de magasin des Hachette, Hetzel ou Calmann Lévy.

Nos camarades ont raison, mais ce que l'un ne peut pas faire, plusieurs peuvent le réussir. Qu'est-ce qui empêche ceux qui ont à cœur d'étudier, de rechercher dans ceux qu'ils connaissent une douzaine de camarades ayant le même désir qu'eux? A eux, dix ou douze, en versant seulement 0 fr. 25 chacun, ils peuvent, en moyenne, acheter un volume par semaine, quitte à doubler la somme, quand il y a emplette urgente à faire.

A dix ou douze on peut se réunir chez l'un ou l'autre des adhérents, on peut encore économiser ainsi les frais de consommation que l'on ferait chez le marchand de vin et l'utiliser à l'achat de livres.

La bibliothèque ainsi formée peut rester indivise entre tous, ou bien, au gré des participants, quand tout le monde a lu les volumes, être partagée au prorata de la mise de chacun.

Nous émettons *grosso modo* l'idée : ceux qui la mettront en pratique peuvent la modifier au gré des circonstances.

Hollande.

La correspondance parue dans le n° 24 des *Temps Nouveaux* me porte à faire quelques remarques au sujet de l'expression citée de Voltaire, « pays de canaux, canards, canaille », et du jugement que votre correspondant émet sur le mouvement socialiste en général et le mouvement anarchiste en particulier.

L'esprit hollandais, notre histoire et notre situation sociale sont si peu connus à l'étranger, qu'il vaut la peine d'y jeter quelque lumière.

Quelquefois nos historiens ont appelé la Hollande : le pays classique de la liberté! Nous autres, socialistes, nous en rions, et non sans raison. Il y a peu de différence entre la bourgeoisie et le gouvernement hollandais et ceux de tout autre pays. Mais ce serait une erreur de croire que notre histoire et notre esprit autorisent les paroles de Voltaire (j'écris cela sans aucune espèce de chauvinisme ; je veux seulement détruire la fausse idée qu'on se fait presque toujours du peuple hollandais).

Le Hollandais n'est pas vif et passionné comme le Français, mais il aime la liberté — pas assez, c'est vrai — mais néanmoins il ne supporterait jamais une discipline comme celle de l'Allemand. On peut dire que, comparé aux citoyens de tous les autres pays — excepté peut-être à ceux de l'Angleterre — le citoyen hollandais jouit de la plus grande liberté.

Son passé est une lutte incessante contre toute sorte d'oppression (la guerre de 30 ans contre l'Espagne, les guerres contre Louis XIV, etc.). Le citoyen a toujours eu beaucoup de liberté. On sait qu'aux seizième et dix-septième siècles, tous les livres défendus à l'étranger étaient imprimés en Hollande.

Chez nous, le système féodal avait été bouleversé longtemps avant la grande Révolution de 1789. Les principes des Droits de l'homme avaient été prononcés en Hollande avant que Montesquieu eût écrit son *Esprit des Lois*. Et pour prouver que les relations entre noblesse et paysan étaient tout autres qu'ailleurs, je veux citer un auteur français, Louis Auberi, qui avait voyagé en Hollande, et qui écrit dans ses Mémoires :

« Il (Frédéric du Palatinat, roi de Bohême) était à la chasse, et, par hasard, il entra, en suivant un lièvre avec des chiens et des chevaux, dans un petit champ attenant à cette maison. On avait nouvellement ensemencé ce champ de *knolles* qui sont ces gros navets dont on fait les *kachepots* si renommés. Le fermier du lieu, nommé Florus, accourant avec son grand valet à la rencontre du prince, munis tous les deux d'une grande fourche ferrée, s'écria sans le saluer : « Roi de Bohême! Roi de Bohême! pourquoi viens-tu perdre mon champ de *knolles*, que j'ai eu tant de peine à semer? » Le roi se retira tout confus, en s'excusant, et lui expliquant que ses chiens, lancés à la poursuite d'un lièvre, l'avaient mené là malgré lui. »

Et cela se passait en 1625.

En comparaison avec celles des corps de métiers de France et d'Allemagne, les règles de ces corps en Hollande étaient bien plus libérales, etc.

J'irais trop loin en désignant les causes de liberté du Hollandais, mais d'après ce que j'ai dit, on comprendra que la correspondance précédente donne une idée moins juste de notre pays et de ses habitants.

Il en est de même des mouvements socialiste et anarchiste, mal jugés par v. d. Voo. Du mouvement anarchiste il dit :

« Il est plus passif, moins conscient, et n'offre que peu de différence avec les courants les plus avancés et progressistes du socialisme. »

Mais ce qu'il oublie de dire, c'est que ces courants avancés du socialisme en Hollande sont presque anarchistes (sans le nom!).

Le parti ci-devant social-démocrate s'est intitulé, au dernier Congrès, parti socialiste, pour se distinguer d'un autre petit parti parlementaire, le « parti ouvrier hollandais ». Par les articles parus dans la *Société Nouvelle*, on connaît les idées de Domela Nieuwenhuis, rédacteur à *Recht voor Allen* (Droit pour tous), l'organe officiel du parti socialiste. On sait qu'il dit adhérer au communisme libertaire, autrement dit : anarchiste.

Il prétend seulement que notre anarchisme ne peut plus porter ce nom, mais doit s'appeler communisme libertaire!

Et la plupart des socialistes hollandais pensent comme lui; d'ailleurs ils sont presque tous assez avancés.

On comprendra que, dans ces conditions, un organe purement anarchiste ne peut se maintenir qu'à grand'peine, surtout quand un petit groupe de sectaires, comme le dit v. d. Voo, néglige la propagande de nos idées pour perdre son temps en critiques plus ou moins intelligentes à l'adresse de quelques prétendus « chefs ».

Le mouvement socialiste fait de bons progrès, et je crois qu'en peu de pays le révolutionnarisme a pris racine comme en Hollande. F. Drion (1).

Roumanie.

Roustchouk. — En Roumanie, il s'est produit, au sein du parti social-démocrate, le même phénomène que partout ailleurs. Les deux chefs du parti, Const. Mille et Joan Nadejde, après une longue rivalité, nous ont donné le spectacle d'une rupture solennelle. Le parti a un organe quotidien : *Lumea Noua* (le Monde nouveau). Ce fut Joan Nadejde qui fut désigné comme directeur du journal. Froissé dans son amour-propre, C. Mille acheta la propriété d'un journal bourgeois : *Adeverul* (la Vérité). Alors, dans une réunion du comité général, Nadejde demanda l'exclusion de Mille, sous prétexte que celui-ci, au lieu de faire bénéficier son parti de l'argent dont il pouvait disposer, l'a donné à la bourgeoisie en achetant un de ses journaux. D'où une polémique entre les deux organes social-démocrates, échange d'injures, etc., si bien que les journaux bourgeois tournent maintenant en dérision, non pas seulement les socialistes, mais le socialisme lui-même.

Depuis cette rupture, le parti social-démocrate a entrepris une campagne en faveur du suffrage universel. Les républicains, les radicaux, et les démocrates simples, quoique partisans du suffrage universel, n'adhèrent pas à cette campagne parce qu'elle a été entreprise par la social-démocratie. Ils reprochent, en outre, aux social-démocrates d'avoir admis dans leurs rangs des libéraux et des conservateurs réactionnaires, partisans du suffrage universel.

La polémique entre les deux organes socialistes se poursuit et dernièrement Nadejde a été sommé par le journal adverse *Adeverul* de publier le bilan financier du parti, en l'accusant de vol. Cette publication a fait reconnaître des erreurs, des irrégularités et la disparition d'une forte somme.

Ces querelles ont occasionné la dissidence d'un petit groupe d'ouvriers qui ont fondé à Jassy un journal intitulé *Lumina* (la Lumière), d'ailleurs assez mal rédigé.

Il est assez curieux de faire remarquer que C. Mille et J. Nadejde ont été tous les deux, jusqu'en 1881, collectivistes anarchistes. M.

Etats-Unis.

Paterson. — Quoique nous ne soyons qu'une infime minorité, nous ne restons point inactifs. Outre les camarades de langue italienne, qui font paraître la *Questione Sociale*, les camarades C. Gori et Agresti ont fait une très grande agitation parmi leurs compatriotes de New-York et de différents autres centres où se trouvent des Italiens. Vous connaissez le *Firebrand* de l'Oregon, avec son noyau de vaillants agitateurs, qui sèment de bonnes idées sur les bords du Pacifique; voici maintenant un autre organe qui apparaît sur les bords de l'Atlantique : je veux parler du *Rebel*, qui remplace *Solidarity*. Le journal a été lancé par le groupe de Boston qui a déjà fait une bonne propagande chez les Américains de l'Est.

Les rédacteurs en sont les mêmes; l'un d'eux, C. Mowbray, a entrepris à cet égard une tournée au travers des Etats-Unis. Notre ami parlait le 23 septembre à Chicago ; dans l'auditoire se trouvaient un grand nombre d'agents en bourgeois, plus une cinquantaine en uniforme, et parmi eux le fameux inspecteur de police Shaack, qui interrompit tout

(1) Nous sommes en retard pour publier cette correspondance, ainsi que beaucoup d'autres; la faute en est au manque de place. Nos correspondants voudront bien nous excuser.

à coup Mowbray, au moment où celui-ci disait qu'un jour le peuple saura vivre et agir sans gouvernement. Grâce à la brusque intervention des policiers, la presse capitaliste a beaucoup parlé des anarchistes et de leurs théories. Ils nous ont fait, somme toute, une excellente propagande. Inutile d'ajouter que ce ne sont pas les interventions de ce genre qui nous empêcheront de propager nos idées, loin de là! Elles ne sont qu'un stimulant.

COMMUNICATIONS

La *Jeunesse Révolutionnaire du XVII^e arrondissement* (Groupe des Egaux) se réunit tous les mercredis, salle Heral, 68, rue Demours (angle de la rue Rennequin), à 9 heures du soir.

***

Le groupe *La Garantie du pain* se réunit tous les mercredis, salle Heral, 68, rue Demours (angle de la rue Rennequin), à 9 heures du soir.

***

On nous demande l'insertion suivante :

Nous apprenons que le camarade Dodot est à l'hôpital Beaujon, salle n° 2.

Nous pensons qu'un peu de visites et de solidarité lui feront plus de bien que tous les souhaits que nous pouvons lui envoyer.

(On visite tous les jeudis et dimanches, de 1 heure à 3 heures.)

***

Les cours de l'Ecole d'anthropologie ont recommencé depuis le 4 novembre. Pour nos camarades que cela intéresse et qui peuvent disposer de temps, voici la liste des cours et des heures.

ECOLE D'ANTHROPOLOGIE

15, rue de l'Ecole-de-Médecine, 15

1895-1896 (20^e année)

Lundi, à 4 h., G. de Mortillet : Anthropologie préhistorique.

Lundi, à 5 h., Capitan : Géographie médicale.

Mardi, à 4 h., André Lefèvre : Ethnographie et Linguistique.

Mardi, à 5 h., Georges Hervé : Ethnologie.

Mercredi, à 4 h., J.-V. Laborde : Anthropologie biologique.

Mercredi, à 5 h., P.-G. Mahoudeau : Anthropologie zoologique.

Vendredi, à 4 h., Franz Schrader : Géographie anthropologique.

Vendredi, à 5 h., L. Manouvrier : Anthropologie physiologique.

Samedi, à 4 h., Ch. Letourneau : Sociologie (Histoire des civilisations).

Samedi, à 5 h., A. de Mortillet : Ethnographie comparée.

***

Jeunesse révolutionnaire du XV^e. — Vendredi soir, à 8 h. 1/2, salle Baron, 83, boulevard de Grenelle, réunion d'étude. Sujets traités : « Communisme libertaire et communisme égalitaire. »

Dimanche soir, 1^er décembre, même salle, soirée familiale : conférence par le camarade Brunet. Sujet : « Socialisme autoritaire et socialisme libertaire. »

Entrée libre et gratuite.

Nota. — Ces conférences ne sont contradictoires que le vendredi seulement.

Le Secrétaire, PENAULLE.

***

Jeunesse socialiste révolutionnaire internationaliste du XV^e arrondissement. — Vendredi, 29 novembre, conférence contradictoire par les camarades Gaillart et Brunet, à 8 heures du soir, salle Baron, 83, boulevard de Grenelle.

Entrée gratuite.

ALBERT.

***

NANCY. — Un groupe d'éducation vient de se former dans cette ville : il se propose d'organiser dans cette localité une série de conférences. A cet effet, il fait appel aux orateurs de bonne volonté, à quelque groupe qu'ils appartiennent, pour venir apporter parmi eux la parole de vérité.

Pour tous renseignements, correspondre avec le secrétaire du groupe, Charles Jacques, rue Jeanne-d'Arc, 69.

Les adhésions au groupe se font tous les samedis, au café du Marché, place du Marché, de 8 heures à 10 heures du soir.

***

REIMS. — Dimanche, 1^er décembre, réunion du groupe à 4 heures après-midi, au local habituel, au sujet de la tournée de Faure et de L. Michel.

***

WEIR CITY (Kansas). — Le groupe *L'Emancipation* se réunit tous les quinze jours.

Tous les ouvriers qui veulent améliorer leur sort sont invités à aller y discuter les questions sociales.

***

Le *Libertaire* (5, rue Eugène Sue) de cette semaine commence la publication d'une étude d'Elisée Reclus sur son projet de construction d'un globe terrestre à l'échelle d'un cent-millième. Cette étude comprendra deux articles. Le premier sera consacré à la partie théorique et le second à la partie pratique de ce projet.

***

BÉZIERS. — La *Jeunesse libertaire*, groupe d'études sociales, se réunit les premier et troisième dimanches de chaque mois. Les travailleurs soucieux de leurs intérêts sont invités à y assister.

CONFÉRENCES

de Louise Michel et Sébastien Faure

au bénéfice des journaux *Les Temps Nouveaux* et *La Sociale* et de la revue *Sur le Trimard :*

1° Le samedi 30 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle d'Arras, 3, rue d'Arras (près la rue Monge). Sujet traité : *L'esprit révolutionnaire.*

2° Le dimanche 1^er décembre, à 2 heures après-midi, salle du Commerce, 94, rue du Faubourg-du-Temple.

Sujet traité : *La peine de mort; Bagnes et prisons; Le cas de Girier-Lorion.*

3° Le lundi *2 décembre*, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Chayne, 12, rue d'Allemagne. Sujet traité : *La République et l'Empire.*

Prix d'entrée : 50 centimes.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu, traduits en flamand et publiés en brochure : *L'Anarchie*, les articles d'Elisée Reclus que nous avons publiés dans nos premiers numéros. S'adresser : Van Doesclaer, Loostraat, 9, Anvers.

***

Similitudes. Ce livre de notre ami et collaborateur A. Retté vient de paraître à la Bibliothèque artistique de la *Plume*, 31, rue Bonaparte.

Nos lecteurs en ont lu le fragment que nous avons donné dans les numéros 25 et 26.

L'auteur nous en ayant remis 10 exemplaires pour être vendus au profit du journal, nous les tenons à la disposition de nos lecteurs au prix de 2 fr. 75.

***

Sur la guerre — propos d'un jeune homme et de M. François Coppée, notés par Urbain Gohier; une brochure chez Chamuel, 79, faubourg Poissonnière.

M. Urbain Gohier doit être un monarchiste puisqu'il écrit dans le *Soleil*, et ce n'est qu'avec méfiance que nous avons ouvert sa brochure, craignant que son jeune homme ne fût aussi ratapoil que M. Coppée; aussi n'avons-nous pas été peu étonné en lisant un admirable plaidoyer contre la guerre, et un plaidoyer assez virulent, qu'un anarchiste n'aurait peut-être pas signé sans qu'on relevât contre lui le délit d'une foule de provocations.

Il n'y a qu'un passage, sur l'instruction obligatoire « fautrice de déclassés et de révoltés », qui laisse percer les opinions réactionnaires de l'auteur, mais ce dernier s'y appesantit si peu qu'il se trouve noyé dans le reste, et que l'on peut qualifier sa brochure d'anarchiste.

***

Notre ami Pelloutier, en collaboration avec Henri Girard, vient de publier une brochure : *Qu'est-ce que la grève générale?*

Les auteurs y démontrent que la *grève générale* n'a qu'un aboutissement logique : la *Révolution sociale*. C'est aussi notre avis.

Cette brochure est en vente, au prix de 10 centimes, à la *Librairie Socialiste*, 51, rue Saint-Sauveur.

***

Nous avons reçu :

Causes criminelles et mondaines de 1894. — Les procès anarchistes, par A. Bataille; 1 vol., 3 fr. 50, chez Dentu, 3-5, place de Valois.

Les Requins de la Mer Rouge, satire politique en vers, par E. François; 1 brochure, 1 fr., chez Savine, 12, rue des Pyramides.

VINDEX.

AVIS

Nous avons un certain nombre de collections des années 4, 5, 6 et 7 de La Révolte. *A titre de propagande, nous les laissons au prix de 1 fr. 50 l'année à nos lecteurs.*

***

Nous avons bien reçu les numéros du *Révolté* manquant à notre collection. Merci au camarade qui nous les a expédiés. Pouvons-nous lui envoyer quelque volume qui lui fasse plaisir?

Seulement, dans le *numéro 3* de la *troisième année*, il nous manque la feuille supplémentaire formant les pages 5 et 6 : quelqu'un pourrait-il nous la procurer?

LES TEMPS NOUVEAUX sont en vente

à Annecy

Chez Claudius Gruffaz, 22, rue Filaterie.

à Montpellier

Chez Coursier, au bas de la Grande Rue et boulevard de l'Observatoire.

Kiosque de l'Esplanade.

Kiosque de la Place de la Comédie.

Kiosque Plan Cabane.

Au coin de la rue Saint-Guilhem, boulevard Rollin.

Bibliothèque de la Gare.

Place de l'Observatoire, au coin du café des Négociants, — et tous les vendeurs de journaux.

A LIRE

Changement à vue, article de Paul Boso dans le *Petit Marseillais* du 11 novembre 1895.

PETITE CORRESPONDANCE

Pionniers du bien-être immédiat, Genève. — Trop tard votre convocation. Le mardi matin au plus tard.

Les libertaires de Levallois. — Même observation.

L. S., à Bloye. — Brochure expédiée. Ai fait passer à la *Sociale*.

Reçu de Dénéchère 2 fr. 20, produit d'un excédent d'écot à la sortie du Tivoli Vaux-Hall.

J. L., au Havre. — Nous comprenons que cette dépense de 0 fr. 40 pour retourner le volume n'a rien d'agréable pour vous; c'est la faute de l'éditeur et non la nôtre. Comment voulez-vous que nous vous dédommagions? Nous avons 0 fr. 10 de bénéfice pour notre course, et comme ça nous coûte exactement 0 fr. 40 en plus pour vous le retourner, nous sommes de 0 fr. 30 en retour.

Buenos-Ayres. — Reçu la *Prensa*. Merci.

Nemo. — Reçu copie.

D., à Apt. — Egalement.

B. H., à Montluçon. — Ai fait passer votre lettre à Faure.

Un compagnon, Marseille. — Bien reçu le *Petit Marseillais*. L'article est intéressant; je ne crois pas qu'il soit à reproduire, mais l'indiquons dans les articles *à lire*.

Jeanne Peuple. — Reçu la réponse à Henry des Houx. Mais si nous ne sommes pas de son avis à lui, nous ne le sommes pas non plus du vôtre.

R., à Nimes. — Reçu timbres. — Pas encore reçu ce que vous dites.

Lys. — Lu *Sur l'anarchie*. Pas mal, mais ce n'est pas de notre cadre. Trop phrases, pas assez d'arguments.

Enguerrand. — Reçu manuscrit, le lirons.

Un jeune libertaire, Villefranche. — Volumes expédiés.

N., à Toulouse. — M., à Nonancourt. — V., à Renazé. — H., à St-Nazaire. — B., à Roubaix. — M., à Lille. — V., à Marseille. — S., à Bloye. — L. B., Iseghem. — G., à Gué d'Hossus — B., à Brest. — F., à St-Etienne. — Mme E., à Lyon. — L. D., à Lausanne. — A., Genève. — M., à Morlanwelz. — V. F., à St-Claude. — C., à Saliès. — G., à Beaucaire. — P., à St-Marcellin. — V., à Sarlat. — M., à Faënza. — M., à Bressey. — T., à Sophia. — F., à New-York. — Groupe *Emancipation*, à Weir-City. — F. V., à Coalgate. — M., à Tours. — G., à Cognac. — M., à Avignon. — G., à Annecy. — M., à Reims. — D., à Angers. — Reçu timbres et mandats.

Le Gérant : DENÉCHÈRE.

PARIS. — IMP. CH. BLOT, RUE BLEUE, 7.